

TEMPS ET DON.

LE PRÉSENT DES MÉDIAS

Pascal Durand¹

Donnez-nous notre quotidien: tel était, mais qui s'en souvient encore? le titre d'un essai sur la presse française signé en 1974 par Daniel Toscan du Plantier². De cet ouvrage passablement polémique peu importe aujourd'hui le contenu, passablement émoussé (c'est le destin du genre). L'intitulé en demeure quant à lui d'actualité, trait rhétorique sans doute, mais valant toutefois par ce qu'il stocke en fait de représentations collectives. A savoir, de manière générale et au prix d'un détournement sacrilège qui ne laisse pas d'être significatif, l'attente socialement construite et déterminée non seulement, au plus explicite, de ce que Hegel appelait, d'une expression tout aussi significative dans le même registre, la "prière laïque du matin", mais surtout de cette sensation du "quotidien" à laquelle le journal d'information satisfait jour après jour. Et cela moins –ce sera mon fil conducteur– parce qu'il y répond (ce qui supposerait une demande préalable) que parce qu'il en répond et en fait offrande.

¹ Assistant au Département des sciences philosophiques et des sciences de la communication de l'Université de Liège.

² Paris, Olivier Orban, 1974.

Une telle hypothèse –soit celle d’un “quotidien”¹ attendu et perçu comme tel parce qu’il est donné comme tel à attendre– pourrait donner lieu à une validation en synchronie et par analyses croisées, portant d’une part, côté production, sur le méta-discours de la quotidienneté, tel qu’il accompagne en sourdine le discours informatif des médias en s’y marquant notamment sous l’angle de l’énonciation, et d’autre part, côté réception, sur l’attente diffuse d’une parole journalistique confirmant le “quotidien” en présent perpétuel de la vie sociale, telle qu’elle s’exprime dans les divers usages, habitudes et conduites de lecture alimentés par la grande presse. Je ne m’y livrerai pas dans les pages à suivre, sous réserve de la mener ailleurs. Pour deux raisons. D’abord, parce que l’espace et le temps n’en sont pas ici donnés. Mais surtout, au plus essentiel, parce qu’il est à la fois commode et relativement éclairant, dans un premier temps, de se reporter en amont historique de cette double institution du “quotidien” comme “catégorie majeure du rythme social”² et du journal d’information comme vecteur-donateur de ce “quotidien”. Bourdieu nous l’a appris: du fait qu’elle tend à être incorporée sous l’espèce d’un habitus, au nombre des schèmes de perception et d’action structurant les conduites des agents et la connaissance pré-réflexive que ceux-ci peuvent en avoir, toute représentation collective durablement installée efface les conditions de son installation, et s’efface elle-même comme représentation ayant dû faire l’objet d’une incorporation. Et il en va ainsi du “quotidien” en tant qu’artefact médiatique comme de toute autre représentation solidement construite et imposée. Et tout particulièrement de celles qui, touchant au temps et à l’espace, organisent, avant l’action elle-même, la perception de son milieu d’intervention et de répercussion. Sortir du cadre invisible où nous sommes aujourd’hui enfermés (nous: les utilisateurs, les producteurs et les diverses instances engagées dans l’élaboration sociale du grand texte médiatique) revient à se donner quelque chance d’apercevoir la logique ayant présidé à notre entrée dans ce cadre et à sa fermeture autour de nous.

A double institution, double écart pour la saisir. D’abord, plutôt que de plonger là où nous sommes déjà, dans cette fin de XX^e siècle

¹ Pour le distinguer du journal/quotidien, le mot figurera entre guillemets dans les pages qui suivent lorsqu’il désignera le “quotidien” en tant que catégorie temporelle de la quotidienneté.

² L’expression est de Jacques DERRIDA, dans “La démocratie ajournée”, entretien recueilli dans *L’autre cap*, Paris, Éd. de Minuit, 1991, p. 107.

où s'ouvrent les (déjà trop) fameuses autoroutes de l'information, reprendre les sentiers de la grande presse naissante et des anciens "nouveaux médias" tels qu'ils ont sinué et se sont élargis au long du siècle dernier. Ensuite, dans cette période au fil de laquelle s'est dessinée la ligne d'horizon que nous croyons être en passe d'atteindre, plutôt que de relayer la parole autorisée des professionnels directement impliqués (journalistes, patrons de presse, inventeurs et propagateurs de "nouvelles" techniques de communication¹), se mettre à l'écoute de quelques discours parallèles ayant réagi en sens divers à l'évolution technologique qu'ils enregistraient et aux effets, réels ou supposés, célébrés ou redoutés, de cette évolution sur l'espace social. Les noms de Lamartine, de Mallarmé, de Gabriel Tarde jalonnent ainsi, plus ou moins attendus sur ce terrain, un parcours délibérément transversal, développé en trois moments –correspondant à trois grandes phases de cette évolution dans son relayage symbolique– et sous le signe d'une métaphore réversible, celle du temps comme don. Ou mieux, en raccourci: celle du Présent dans son absolue ambiguïté. Rien là, j'y insiste, de décoratif. "Obole du jour" chez Lamartine ou "Présent" donné/dérobé chez Mallarmé, la figure de l'aumône, de l'offre ou du don appliquée au "quotidien" médiatique traverse les textes que nous lisons, certains de très près, et recueille peut-être bien, dans ses modulations successives, à la fois le sens d'une mutation sociale, sinon même anthropologique, et la signification imaginaire dont ces textes l'ont tour à tour lestée.

Ceci étant posé, on voudra bien lire les pages qui suivent pour ce qu'elles sont : repérage et marquage à travers quelques textes, recoupables par bien d'autres, de quelques lignes de force, restant à réunir entre elles et à étudier dans leur inscription et leurs incidences pratiques.

«L'obole du jour»

A la fin de sa carrière, Lamartine endetté accepte parmi d'autres aumônes éditoriales de composer une biographie de Gutenberg. L'ouvrage, mince et visiblement bâclé, sort en 1864 dans la

¹ Ce qui est plutôt le point de vue de l'ouvrage, au demeurant remarquable, de P. FLICHY, *Une histoire de la communication moderne. Espace public et vie privée*, Paris, La Découverte, coll. Histoire des sciences, 1991.

“Bibliothèque des chemins de fer”¹ sans rien ajouter au savoir historique concernant l’orfèvre de Mayence et encore moins, dit-on, à la gloire littéraire de son auteur. Nous tenons là cependant, sous cette forme hâblée d’autant plus perméable aux stéréotypes en vigueur à l’époque, un texte particulièrement représentatif d’une phase déterminante de l’escorte mythologique ayant accompagné au siècle dernier, en préfiguration de ce qu’on observera au cours du nôtre, le développement des premiers grands médias modernes et de ce qui ne s’appelait pas encore les “nouvelles technologies de la communication”. Sans doute s’agit-il –et le titre de l’ouvrage est chargé d’en répondre– de l’imprimerie, de son invention et de la rapide propagation de ses produits cinq siècles plus tôt. Mais d’emblée Lamartine dérape, saute les siècles et évoque la possibilité d’identifier la presse à imprimer autant à une “machine matérielle”, comme telle datable et isolable, qu’à “un véritable sens intellectuel, révélé à l’homme par Gutenberg”² –dès lors affectable à tout prolongement médiatique dévolu “au trafic des idées et de la parole écrite”³.

Hugo certes, écrivant “Ceci tuera cela”, est déjà passé par là trente ans auparavant: le livre imprimé intronisé en “mode d’expression définitif”⁴ de l’humanité et vu, somme toute, comme une matrice métaphorique susceptible d’engendrer, en une “spirale sans fin”⁵, tous les supports à venir après lui, sinon même ceux qui l’auront précédé, se laissant pour ainsi dire rétrofigurer par lui. Topos donc, mais que Lamartine revisite en y installant, branché sur sa propre actualité, les mutations culturelles et techniques dont il est le témoin ou dont il se fait le prophète:

L’instruction élémentaire des masses donne des consommateurs sans borne à la parole imprimée, les chemins de fer lui

¹ A. de LAMARTINE, *Gutenberg. Inventeur de l’imprimerie (1400-1469)*, Paris, Hachette, 1864. Une autre version de ce texte paraît la même année chez Michel Lévy couplée –d’ailleurs significativement– avec une étude consacrée à l’invention par Jacquard du métier à tisser commandé par bande perforée (c’est cette version qui sera utilisée ici).

² “L’imprimerie, commence-t-il en effet, est le télescope de l’âme.” Et plus loin — j’y reviendrai : “on peut hésiter à prononcer si une presse n’est pas autant un véritable sens intellectuel, révélé à l’homme par Gutenberg, qu’une machine matérielle.” (*Gutenberg*, Paris, Michel Lévy, 1864, p. 123-124.)

³ *Gutenberg*, p. 139.

⁴ V. HUGO, *Notre-Dame de Paris*, Livre V, chap. 2, Paris, Le Livre de Poche, 1972, p. 234.

⁵ *Ibid.*, p. 242.

ouvrent des routes, la vapeur lui prête des ailes, le télégraphe visuel lui donne des signes; enfin, l'invention récente du télégraphe électrique lui communique l'instantanéité de la foudre. Plus réellement que dans le célèbre vers sur Franklin: «*Eripuit cælo fulmen!*» dans quelques années, un mot prononcé et reproduit sur un point quelconque du globe pourra illuminer ou foudroyer l'univers¹.

S'agit-il cependant d'un simple recyclage du modèle hugolien, actualisé et acclimaté au credo techniciste du Second Empire? Plutôt d'un retournement de ce modèle, qui en conserve la logique généralisante et génératrice fondamentale. Ce n'est plus ici le livre imprimé, comme c'était le cas dans *Notre-Dame de Paris*, mais le télégraphe électrique, premier né des "nouveaux médias", qui sert de véhicule à une métaphore technologique, transportant les années 1860 –à travers un livre en hommage à Gutenberg– au-delà du livre et de la Galaxie Gutenberg. Et cela au point de soumettre la propagation initiale de l'imprimerie, parmi d'autres tout aussi anachroniques, à la figure de l'instantanéité explosive dont "l'invention récente du télégraphe électrique" constitue le creuset, et le tremplin: "L'imprimerie, écrit ainsi Lamartine, se propagea aussitôt après [la] mort [de son inventeur] avec l'instantanéité d'une explosion."²

Il faudrait commenter *in extenso* ce texte survolté, et comme traversé d'un bout à l'autre, même et surtout lorsqu'il n'en est pas directement question, par le grand frisson de l'électricité soumise et affectée au(x) transport(s) de la "parole imprimée". On n'y trouverait toutefois, d'un point de vue général, qu'un puissant appui à l'analyse désormais classique de James W. Carey, faisant valoir que le télégraphe électrique, véritable "agence d'altération des idées"³, a non seulement considérablement modifié l'espace de circulation des messages, dans leurs modes et dans leurs formes, mais aussi engendré, avec d'autres facteurs, une reconfiguration complète du rapport d'inhérence réciproque traditionnellement établi entre transmission et transport (physique) des informations. Sous ce rapport,

¹ Gutenberg, p. 237-238.

² Gutenberg, p. 220.

³ J. W. CAREY, "Technology and Ideology: the Case of the Telegraph", *Communication as Culture. Essays on Media and Society*, Boston, Unwin Hyman, 1989, chap. 8, p. 204 (je traduis).

l'homologation rétrospective de l'imprimerie au télégraphe¹, telle que Lamartine y procède, confirmerait également, suivant l'hypothèse Carey, l'institution rapide du télégraphe en paradigme des machines à communiquer (futurs ou passés) et en machine à penser la communication (une communication libérée des contraintes de l'espace et du temps mesuré en durée de déplacement)². Ainsi, lorsque Lamartine, dans l'esprit de cette homologation, soutient que l'invention de Gutenberg "a spiritualisé le monde"³, il ne cède pas seulement à quelque emportement mystique, favorisé naturellement par la grande allégorie du Livre/Bible, ni même à la phraséologie religieuse à laquelle se sont d'emblée alimentés les discours touchant aussi bien au télégraphe optique (cette parole circulant, de clocher en colline, par dessus les têtes et le monde terrestre des vivants) qu'au télégraphe électrique (cette parole rayonnante, faite fluide, étincelle, pure impulsion): il tourne en prédication humaniste le fait que l'information, à l'heure où il écrit, est en train de se dématérialiser. De passer dans la quatrième dimension de l'espace "invisible"⁴ et du temps sans durée.

C'est sous ce dernier aspect en effet que le texte de Lamartine intéresse ouvertement la question du temps et, dans la foulée, celle du "Présent" médiatique (avec le double sens déjà suggéré). Si, comme il l'affirme d'entrée, "l'imprimerie est [un] télescope de l'âme" – autrement dit un "télégraphe", identité des préfixes oblige et effet anticipé de la métaphore qui se déploiera ensuite, – c'est qu'à la différence de cet "instrument d'optique", qui "rapproche de l'œil (...) tous les objets de la création", elle "rapproche et met en communication immédiate, continue, perpétuelle, la pensée de l'homme isolé avec

¹ Cette homologation remonte même bien en-deçà de l'imprimerie dès lors que Lamartine définit l'écriture comme "phénomène [qui] transporte d'un sens à l'autre la pensée" (p. 132) et, antérieurement encore, la parole comme "étincelle qui donne à la pensée sa flamme, sa lumière, sa liberté" (p. 127).

² "The telegraph (...) not only altered the relation between communication and transportation; it also changed the fundamental ways in which communication was thought about. It (...) opened up new ways of thinking about communication within both the formal practice of theory and the practical consciousness of everyday life." (J. W. CAREY, *op. cit.*, pp. 203-204.) Cette remarque recoupe d'un point de vue généalogique la reconnaissance par Y. Winkin d'un "modèle télégraphique" structurant selon lui, de Shannon-Weaver à Jakobson, les cadres conceptuels et les schémas des théories de la communication contemporaines (voir à ce sujet *La Nouvelle communication*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1981, p. 13-25).

³ *Gutenberg*, p. 238.

⁴ Sur ce processus de dématérialisation, voir les deux premiers chapitres de l'ouvrage de Th. BRETON, *La dimension invisible. Le défi du temps et de l'information*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1994.

toutes les pensées du monde invisible, dans le passé, dans le présent et dans l'avenir."¹ Rien là, de prime abord, que de très convenu, même s'il peut sembler paradoxal de placer ainsi l'écrit et l'imprimé sous l'empire de l'invisible. Lamartine prend le point de vue du sens qui s'infuse en esprit, non des signes qui se diffusent. Mieux vaut y regarder de plus près, et la suite y incite: "On a dit, poursuit-il, que les chemins de fer et la vapeur supprimaient la distance; on peut dire que l'imprimerie a supprimé le temps. Grâce à elle, nous sommes tous contemporains"². Lieu commun ici encore (la lecture instauratrice d'une contemporanéité abstraite, commune à l'auteur et au lecteur, fussent-ils séparés par plusieurs siècles) mais enrichi, et c'est cela qui compte, non seulement par la disjonction opérée entre deux efficaces (suppression de la distance, suppression du temps), et plus nette encore entre deux définitions génériques des moyens de communication (transport "ferroviaire" d'un côté, transmission médiatique de l'autre), mais surtout par cette annulation évoquée du temps comme distance, c'est-à-dire comme durée intervallaire, au profit d'un présent immédiat, perpétuel, inaltérable.

Réversibilité de la métaphore imprimerie/télégraphe aidant, ce présent est sans doute, en un sens, le plus quelconque, celui de la maintenance à disposition de la pensée dès qu'elle se trouve stockée noir sur blanc, reproductible mécaniquement et promise à large diffusion (dégageant la possibilité, en effet, de "convers[er] avec Homère et Cicéron" et pour "les Homères et les Cicérons des siècles à naître [de] conver[ser] avec nous"³), et sans doute est-ce aussi bien, dans l'autre sens, qu'appuie l'ensemble du texte, celui de la communication instantanée (possibilité pour la pensée, disait déjà Lamartine en 1851, "[d'être] diffusée dans le monde avec la rapidité de la lumière: aussitôt conçue, aussitôt notée, aussitôt comprise, jusqu'aux confins du monde terrestre"⁴). De part et d'autre, ce présent est donc, sans doute, celui d'une co-présence virtuelle –dans le temps, par la médiation durable de l'imprimé; dans l'espace, par l'abrupte rapidité de la médiation télégraphique, la première à avoir paradoxalement conféré à la communication médiée la propriété d'apparente immédiateté

¹ *Gutenberg*, p. 123-124.

² *Gutenberg*, p. 120.

³ *Gutenberg*, p. 124.

⁴ Dans une lettre au directeur de la *Revue européenne*, citée par Marshall McLuhan, dans "Joyce, Mallarmé and the Press", traduit et recueilli dans *Pour ou contre McLuhan* (G.E. Stearn, éd.), Paris, Éd. du Seuil, 1969, p. 106.

caractérisant la communication interpersonnelle. McLuhan (notre Lamartine) ne dira pas autre chose lorsqu'il soulignera avec ferveur cette banalité que "la simultanéité de la communication électrique (...) nous rend tous et chacun accessibles à chacun des habitants de la terre"¹. Mais s'il y a co-présence de chacun à tous, d'un point de vue moins virtuel, c'est bien parce que chacun, à l'ère néotechnique ouverte par le télégraphe, se meut dans l'élément d'un co-présent continu, c'est-à-dire dans une temporalité unitaire et synchrone, techniquement construite comme telle et socialement incorporable en chacun sous l'espèce d'une croyance spécifique –l'opérateur de cette croyance et de son incorporation étant, non pas le télégraphe lui-même par une sorte de déterminisme magique, mais bien le discours d'escorte fait à la fois à cette invention parmi d'autres et à sa mise en service, notamment au profit des reporters et des grands journaux d'information².

L'hystérie lyrique qui emporte en 1864 la méditation de Lamartine est l'émanation, non d'une personnalité subjective ni d'un romantisme attardé, mais d'une époque qui vient de voir la conversion en facteurs d'accélération des forces d'inertie d'abord opposées au télégraphe (inerties politiques et administratives aussi bien que technologiques, si l'on songe par exemple à l'invention dilatoire de machines hybrides, tel l'appareil Foy-Breguet, bricolage absurde destiné à reproduire électriquement les mouvements de bras du télégraphe de Chappe³). Émanation surtout d'une époque qui voit

¹ M. McLuhan, *Pour comprendre les média*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1977, p. 285-286.

² Catherine Bertho l'a remarqué: si, dans les pays anglo-saxons, de nombreux journaux "adoptèrent volontiers le terme «Telegraph» pour faire admettre à leurs lecteurs que leurs nouvelles étaient les plus fraîches [ainsi le *Daily Telegraph* fondé à Londres en 1855]", "les journaux français furent plus rares à s'emparer du vocable : le *Télégramme de Brest* et la *Dépêche de Toulouse* n'ont pas fait école." (*Télégraphes et téléphones. De Valmy au microprocesseur*, Paris, U.G.E., Le Livre de Poche, 1981, p. 164.) Remarquons toutefois que *Le Matin* fondé en 1884 sur un modèle dit à l'américaine et voué, selon son programme de lancement, aux "informations télégraphiques, universelles et vraies", confiera à son sous-titre le soin de réciter jour après jour le grand credo télégraphique : "Derniers télégrammes de la nuit. Seul journal français recevant par fils et services spéciaux les dernières nouvelles du monde entier." Sur le contexte journalistique dans lequel se répandra cette idéologie de l'information télégraphique, voir P. DURAND, "Crise de presse. Le journalisme au péril du reportage (France, 1870-1890)", dans *Quaderni*, n° 24, automne 1994, p. 123-152.

³ Cet appareil –qui matérialise l'intuition macluhannienne selon laquelle le contenu de tout nouveau média n'est autre que le média qu'il rend obsolète– est visible en

s'opérer de toutes parts l'interconnexion des réseaux nationaux, s'installer les premiers câbles sous-marins et se multiplier en particulier, depuis 1857, à grand battage médiatique, les tentatives de pose d'un câble transatlantique (ce sera chose faite le 27 juillet 1866, le héros du jour étant d'ailleurs autant l'ingénieur Cyrus Field que le reporter embarqué à bord du *Great-Eastern*)¹. L'important, du point de vue où nous sommes placés, n'est pas dans la mise sous réseau d'un espace international ni même, revenons-y, dans l'institution technique et mentale d'une télé-interdépendance (déjà pré-installée dans les esprits par le réseau du télégraphe aérien avec "l'obligation impérieuse" pour chacun des agents chargés d'en actionner les bras "d'être présent" et de se concevoir comme le maillon d'une grande chaîne dont il ne voit que les maillons voisins et comme appartenant "à un groupe dont [il] ne connaît pas tous les membres"²). Il s'agit ici plutôt de la nécessité, liée à cette internationalisation qui redouble celle du réseau ferroviaire, d'une uniformisation du temps et donc d'une synchronisation du monde, nécessité à laquelle ont répondu des dispositions prises à l'échelle internationale, devant déboucher à court terme sur la définition conventionnelle des fuseaux horaires et à moyen terme sur l'institution d'une heure mondiale. Inutile de rappeler ces dispositions par le détail: Patrice Flichy³ et Armand Mattelart⁴ leur ont consacré dans leur ensemble, comme à d'autres faits de rationalisation métrologique, des pages remarquables. Qu'il suffise de garder à l'esprit la part déterminante prise par le développement des grands réseaux de communication (ferroviaire et télégraphique) non seulement dans la réorganisation sociale du temps (sous l'emprise du triple credo de la modernité: rationalité, simplicité, universalité⁵), mais aussi dans l'organisation d'un temps social général, sinon même, j'y reviendrai tout à l'heure avec Gabriel Tarde, d'un *temps du social*.

p. 75 de l'ouvrage de C. Bertho. Autre signe d'inertie, lexicographique, le fait que l'article "Télégraphe" du *Dictionnaire de l'Académie française* paru en 1849 ne réfère qu'à la machine de Chappe.

¹ En couronnement "technico-administratif" de cette internationalisation du réseau, ajoutons avec P. Flichy (*op. cit.*, p. 58) la création à Paris, en 1865 –soit un an après la parution du *Gutenberg*,– de l'Union télégraphique internationale, précédant sur cette voie l'Union postale universelle (1874) et la Conférence internationale des chemins de fer (1882).

² C. BERTHO, *op. cit.*, p. 30.

³ *Op. cit.*, p. 21-30.

⁴ A. MATTELART, *L'invention de la communication*, Paris, La Découverte, 1994, p. 64-70.

⁵ P. FLICHY, *op. cit.*, p. 26.

Exigence techno-administrative, donc, d'un temps uniforme et d'un présent synchrone. Et institution, pour reprendre l'expression de Castoriadis, d'un "temps identitaire"¹, étalonné autant qu'étalonnant, fait de repères indéplaçables et faisant basculer la division mécanique-industrielle du temps, qui était encore liée en son fond à des activités pratiques, dans la grande fiction d'une temporalité séparée des travaux et des jours, surplombant du plus haut l'ordre discontinu des événements. Mais institution relayée, ayant dû l'être en tout cas, par une adhésion collective à ce qui, autrement, ne relèverait que de simples conventions internationales, sans résonance dans les mentalités ni incidence sur les pratiques et les usages ne passant pas directement par les nouveaux moyens ou voies de communication. Revenons sur ce point, de nouveau, à Lamartine et à ses dérapages. Et, en particulier, à l'accent qu'il porte, parmi les développements potentiels de l'imprimerie naissante, sur la grande presse à bon marché, dotant la "parole écrite" de la "rapidité" qui lui "manquait" encore et lui conférant à la fois la capacité technique de se porter "d'une extrémité d'un empire à l'autre" et la vertu démocratique de faire circuler "les clartés de l'esprit" d'une extrémité à l'autre du corps social (de la "tête" aux "pieds"). L'idée n'est pas neuve, chez lui, d'un livre déclassé par le journal, parce que dépassé et pris de vitesse par une histoire que celui-ci seul parvient à accompagner². Ni du journal comme vecteur d'une démocratisation de l'écrit et de la société par l'écrit. Capte davantage

¹ C. CASTORIADIS, *L'institution imaginaire de la société*, Paris, Éd. du Seuil, 1975, p. 288.

² On la trouve en particulier dans la lettre de 1851, déjà citée, au rédacteur en chef de la *Revue européenne*, vibrant acte de foi dans les vertus conjuguées du journal et du télégraphe électrique : "Ne voyez pas dans cette réponse [*i.e.* dans le fait d'avoir décliné l'invitation à collaborer à la Revue] un dédain superbe pour ce qu'on nomme le journalisme. Loin de là : je connais trop bien mon époque pour vouloir reprendre à mon compte des critiques absurdes, des reproches sans fondement à l'encontre de la presse périodique. Je connais trop bien l'œuvre que la Providence lui assigne. Avant la fin du siècle, le journalisme englobera toute la presse et toute la pensée humaine. Par l'effet de la prodigieuse multiplication qu'apporte l'art au discours –multiplication qui sera multipliée des milliers de fois– les livres de l'humanité se composeront jour par jour, heure par heure, page par page. La pensée sera diffusée dans le monde avec la rapidité de la lumière : aussitôt conçue, aussitôt notée, aussitôt comprise, jusqu'aux confins du monde terrestre –elle passera d'un pôle à l'autre. Rapide, pressante, brûlant de la ferveur de l'âme à travers laquelle elle jaillit, elle affirmera dans toute sa plénitude, sa domination spirituelle. Elle ne prendra pas le temps de mûrir, de se concentrer dans un livre : le livre arriverait trop tard. Le seul livre possible désormais, c'est le journal."(Cité dans *Pour ou contre McLuhan*, p. 106.)

l'attention la métaphore filée qui s'enchaîne directement à ces remarques généreuses, laquelle identifie la parole journalistique (et métonymiquement le journal lui-même) à une monnaie passant de main en main à l'échelle de l'univers, puis ce passage lui-même à une "obole" quotidienne:

[Avant Gutenberg,] les clartés de l'esprit étaient le privilège de l'Église, des princes, des cours et des heureux de la terre; elles ne descendaient pas dans les dernières zones du peuple. La tête de la société était dans la lumière, les pieds dans l'ombre. Une autre faculté manquait à la parole écrite, la rapidité.

Le journalisme, qui la porte avec la promptitude du rayonnement, en quelques heures et en petit volume, d'une extrémité d'un empire à l'autre, ne pouvait pas exister. La parole était livre, jamais page; elle ne se monétisait pas de manière à circuler de main en main dans tout l'univers comme l'obole du jour; il y avait de grands vides et de longs silences dans l'entretien de l'esprit humain avec lui-même¹.

Il y aurait à s'attarder sur cette allégorie rituelle de la communication (et du langage), monnaie symbolique n'existant et n'ayant de valeur que transmise, passée à l'autre, que soumise au rituel d'un échange généralisé (et perdant toute valeur lorsqu'elle est arrêtée, thésaurisée en un point de la chaîne). Et sur cette autre allégorie qu'elle recouvre, celle d'une société de communion, hypostasiée ici en esprit conversant avec lui-même, et dans laquelle la circulation des informations comblerait les "vides" et les "silences" trouant auparavant le tissu social. Mais autant aller à ce qui intéresse directement mon propos, soit à l'extrémité du fil métaphorique tendu par Lamartine — à cette "obole du jour" que distribue le journalisme. L'ambiguïté de l'expression est hautement significative, et d'un grand rendement symbolique, puisqu'elle ne met pas en présence deux sens entre lesquels il faudrait choisir, mais deux sens qui s'adossent l'un à l'autre comme s'appuient réciproquement, et se donnent ensemble, le journal paraissant jour après jour ("obole" imprimée quotidienne) et le "jour" lui-même en tant qu'il se délivre au rythme des quotidiens et qu'il est offert par ceux-ci aux mendiants perpétuels dont se compose leur lectorat. Autrement dit, le journal donne le jour comme chaque jour son journal. Il ne dit pas le "quotidien", il le fait en le donnant, et en s'en donnant comme le donateur. Ce que Lamartine enregistre dans

¹ *Gutenberg*, p. 143-144.

sa métaphore, qu'il s'en avise ou non, n'est rien d'autre en somme que la production journalistique, liée à l'expansion de la grande presse sous le Second Empire et y aidant, d'un intérêt à l'égard de l'actualité comme produit de presse –et donc d'une attente en ce sens. C'est bien d'ailleurs parce que cet intérêt, en dehors des cercles d'affaires et de la politique, ne pré-existait pas à sa production comme attente à satisfaire que les journaux convertis au modèle de Girardin ("Publicité des faits et non polémique des idées") ont dû avoir recours aux expédients croisés du feuilleton (ce fait divers en continu) et du fait divers (ce feuilleton discontinu) pour accrocher et fidéliser un lectorat non encore acquis aux vertus sociales de l'actualité. Sous cet égard, "l'obole du jour" désigne de façon ramassée l'institution journalistique du "quotidien" comme temps et élément de l'information, c'est-à-dire tout le travail d'inculcation, de façonnage des mentalités auquel la grande presse moderne dans son ensemble aura dû s'atteler pour installer les conditions de sa propre pertinence. Et, passant de main en main, comme dit Lamartine, cette "obole" aura, nécessairement du même coup, contribué à construire graduellement et à répandre la croyance collective en l'existence d'une temporalité sociale synchrone et en l'appartenance de chacun, quel que soit son secteur d'activité, à cette même temporalité. Croyance recoupant et relayant dans l'imaginaire de chaque sujet l'institution abstraite du temps standard identitaire sous l'impulsion et au profit des grands réseaux.

Au nom d'une circulation égalitaire des "clartés de l'esprit" et d'une présence à soi totale du corps social, Lamartine accueille avec ferveur ce travail d'institution imaginaire dont il est à la fois le témoin, l'objet (comme tout autre lecteur de presse) et l'un des agents (puisque, célébrant "l'obole" journalistique, il contribue à ses effets d'inculcation). Cette ferveur, parce qu'elle s'évaporerait après lui, est significative. On peut sans doute l'attribuer aux convictions progressistes qui sont les siennes et qui trouvent aisément à se couler dans le moule du saint-simonisme recyclé dont le Second Empire a fait son credo. Et à l'effet d'entraînement produit par un processus alors en plein développement. Mais c'est peut-être aussi que Lamartine intervient, comme écrivain, à un moment d'équilibre dans le champ de l'écrit entre l'emprise grandissante de la presse et l'empire déclinant du livre. Quoi qu'il en soit, sa prise de position, dans sa teneur euphorique comme dans les véhicules rhétoriques qu'elle emprunte, prend son véritable relief historique, et sa valeur de symptôme d'un processus en cours, lorsqu'on la rapporte à la position pour le moins

désenchantée et autrement plus subtile qu'adoptera Mallarmé sur la même question du présent. Non plus donné généreusement, mais passé sous plein contrôle médiatique.

«Un présent n'existe pas»

Moins de vingt ans plus tard, en effet, l'euphorie qui animait Lamartine s'est plutôt évanouie. En preuve déjà de quoi, la baisse considérable sur le marché des valeurs poétiques de la figure de la communication monétisée, à proportion inverse, semble-t-il, de l'avancée de la grande presse dans son propre "âge d'or". Nous sommes en 1886, dans l'"Avant-dire" au *Traité du verbe* de René Ghil, signé par Mallarmé et repris ensuite en guise de conclusion à l'article "Crise de vers". Texte fameux par sa charge ironique et par la disjonction abrupte qu'il établit entre l'écrit journalistique, "état (...) brut ou immédiat" de la parole, et l'écriture poétique, état "essentiel":

Narrer, enseigner, même décrire, cela va et encore qu'à chacun suffirait peut-être pour échanger la pensée humaine, de prendre ou de mettre dans la main d'autrui en silence une pièce de monnaie, l'emploi élémentaire du discours dessert l'universel *reportage* dont, la littérature exceptée, participe tout entre les genres d'écrits contemporains¹.

"L'obole du jour" passant d'une main à l'autre n'est plus ici qu'un acte insignifiant, réduit à une pure formalité silencieuse. Là où l'exception poétique ouvre, dans le champ saturé de "l'universel *reportage*", l'enclave formelle d'une luxueuse dépense verbale, non soumise au triple impératif, en gigogne, de la communication, du récit et de la référence. J'ai montré ailleurs² que ce basculement de la poésie dans un espace spéculaire, tel que Mallarmé l'assume et contribue à l'effectuer, est inséparable de la crise des valeurs symboliques engendrée notamment par l'hégémonisme de la grande presse à la fin du siècle. Ce n'est pas ici le lieu d'y revenir, sinon pour rappeler que ce fragment trop souvent détaché de "Crise de vers" ne prend sens

¹ "Crise de vers", dans *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1945, p. 368.

² Dans *Le messager du Livre. Genèses de Mallarmé*, thèse de doctorat en Arts et Sciences de la Communication, Université de Liège, 1994. Voir en particulier les p. 461 à 539.

que dans l'ensemble de la réflexion, plus dialectique qu'il n'y paraît, que le poète n'a pas cessé de mener sur les rapports de concurrence mais aussi bien de relance réciproque entretenus par les dispositifs du livre et du journal –“en faveur” duquel, dit-il ailleurs, “le livre primitif [a] partag[é] (...) le monopole de l'outillage intellectuel”¹– et, plus largement, par “l'universel *reportage*” (soit le récit médiatique comme modèle dominant du discours) et ce qu'il appelle, d'un anglicisme acclimaté, la “Fiction”.

Dans cette réflexion, éparses mais insistantes, les effets environnementaux de la grande presse prennent une part considérable. Le premier, le plus structurant, celui sur lequel, dans son article sur “L'action restreinte”, Mallarmé fait porter son accent le plus ironique, est celui auquel acquiesce chaque lecteur de la grande presse par le simple acte de sa consommation quotidienne du journal –l'obligation d'appartenir non seulement à son époque, mais d'adhérer à la croyance en sa propre contemporanéité:

Unique fois au monde, parce qu'en raison d'un événement toujours que j'expliquerai, il n'est pas de Présent, non –un présent n'existe pas... Faute que se déclare la Foule, faute– de tout. Mal informé celui qui se crierait son propre contemporain, désertant, usurpant, avec impudence égale, quand du passé cessa et que tarde un futur ou que les deux se remmêlent perplexément en vue de masquer l'écart. Hors des premier-Paris chargés de divulguer une foi en le quotidien néant et inexperts si le fléau mesure sa période à un fragment, important ou pas, de siècle².

Autrement dit et en première approche, le “présent” est une fiction, un simulacre historique secrété par la grande presse d'information, réclamant de ses lecteurs un véritable acte de “foi”, exigeant d'eux, sans violence mais avec toute la puissance de suggestion sociale dont elle est désormais capable, leur adhésion au credo factice “divulgu[é]” par les “premier-Paris”. En somme, Mallarmé semble exprimer ici, avec ses mots et sa syntaxe, ce que Yves de la Haye remarquera plus abruptement, à savoir que “derrière le discours apparent des faits divers, des récits de conquête coloniale, des descriptions d'inventions, des comptes rendus de débat à la Chambre, etc., le message dominant, bien que non écrit, prend la forme d'un impératif

¹ “Étalages”, p. 376.

² “L'action restreinte”, p. 372.

catégorique: «Tu dois être de ton temps!»¹ Regardons-y mieux cependant, pour apercevoir qu'au-delà du faux "présent" fabriqué et offert au public, la grande presse annule, à suivre Mallarmé, la possibilité d'un "Présent" véridique (le jeu de la majuscule, absente ou présente, n'est pas sans importance). S'il impose en effet le "quotidien" en tant que modalité supposée immédiate et continue de la vie moderne, le journal diffuse également jour après jour cette maladie historiquement transmissible: l'accélération dilapidatoire du temps. L'événement chasse l'événement et la rapidité de sa transmission l'annule en même temps qu'elle confine à l'inertie. Rien de plus vieux, on le sait, qu'un journal de la veille (sinon celui de l'avant-veille, encore que celui-ci et ceux qui le précèdent sortent du temps pour devenir documents historiques). Le temps journalistique est hors du "Présent" parce que son "présent" est sans passé, sinon comme forme absolue de ce qui a cessé d'être ("du passé cessa"), et sans futur, sinon dilatoire, comme attente appelant à sa propre insatisfaction ("tarde un futur")² –ou, à tout le moins, son passé et son futur s'ajointent inextricablement comme pour dissimuler son absence ou sa disparition dans leur intervalle imperceptible, produisant l'illusion d'une "présentification totale"³ et permanente d'une Histoire qui, dès lors, semble "sort[ir] du temps":

Suggestion et même leçon de quelque beauté, qu'aujourd'hui n'est seulement le remplaçant d'hier, présageant demain, mais sort du temps, comme général, avec son intégrité lavée et neuve. Que le vulgaire placard crié comme il s'imprime, tout ouvert, dans le carrefour, ait subi ce reflet, ainsi, de quel ciel

¹ Y. de la HAYE, "Contribution à l'analyse matérialiste des media", in *Critique de la communication*, La Pensée sauvage, 1984, p. 40.

² Remarquons ici que la disjonction établie par Mallarmé recoupe à plus d'un titre la distension reconnue par saint Augustin entre le passé comme mémoire et le futur comme attente, en tant que modalités constitutives du présent (dès lors triplement spécifiable). Impossible ici d'en tirer toutes les conséquences. Sur l'application du modèle augustinien à la logique temporelle de l'information journalistique, on peut se reporter à l'article de J.-Fr. TÊTU, "L'actualité ou l'impasse du temps", recueilli par D. BOUGNOUX dans l'anthologie des *Sciences de l'information et de la communication* (Paris, Larousse, coll. Textes essentiels, 1993, en particulier aux p. 720-722).

³ L'expression est de G. VATTIMO, dans "L'impossible oubli", in *Usages de l'oubli*, Actes du Colloque de Royaumont, Paris, Éd. du Seuil, 1988, p. 79-80.

soufflant, en tant que poussière, sur le texte politique, etc., je m'accommode: c'est acte de ces quelques années¹.

Le "Présent" manque parce qu'abonde, depuis "quelques années", dans un champ social "mal informé" pour l'être trop, ce "présent" de "l'universel *reportage*", qui s'épuise sans reste dans l'acte de sa saisie et qui sera annulé par la saisie d'autres présents, eux-mêmes sans autre substance que l'effet d'actualité escompté par le reporter qui s'en "nourrit"² ou, comme dira Mallarmé à Rodin, par ces "individus, qui tirent à la ligne", lesquels "ont beau jeu, certes, de se mal conduire devant la postérité, à cause qu'ils lui échappent."³ La morale de la contemporanéité qu'ils diffusent à perte de colonnes débouche ainsi sur un double mensonge: nul n'appartient au "Présent", sauf à se laisser abuser par le discours factice de l'actualité et l'imposture de ceux qui font celle-ci en prétendant la "divulguer". Si elle en est la morale et peut-être parce qu'elle n'en est que la morale, l'actualité, sous ce rapport, n'est pas la modernité; elle est, plutôt, l'anti-modernité, cette contagion de l'éphémère et de l'insignifiant que Baudelaire aura tenté de neutraliser, par une sorte de prophylaxie esthétique, en inscrivant l'émergence du présent dans le mouvement de l'histoire — cela même dont Mallarmé cherche peut-être à suggérer de nouveau le remède lorsqu'il soutient que le "fléau" du "quotidien néant" ne résiste guère lorsqu'il est mis à l'épreuve d'une "mesure" (tel "fragment, important ou pas, de siècle") non soumise à la catégorie de l'événementiel⁴.

¹ "Deuil", l'un des "Médaillons et portraits", celui-ci consacré à Maupassant, *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 524.

² Albert Londres: "Je ne suis ni un historien, ni une cartomancienne. Matérialiste, je ne me nourris que du présent." (Cité par M. KRAVETZ, "Albert Londres: la grandeur du reportage", dans *Magazine Littéraire*, n° 301, juillet-août 1992, p. 75.)

³ Lettre du 15 mai 1898, *Correspondance*, tome X, Paris, Gallimard, 1984, p. 190.

⁴ Stephen Kern a souligné que les débats sur la nature du présent se sont développés, à la fin du XIX^e siècle, selon deux modèles disjoints: "Thinking on the subject was divided over two basic issues: whether the present is a sequence of single local events or a simultaneity of multiple distant events, and whether the present is an infinitesimal slice of time between past and future or of more extended duration. The latter debate was limited largely to philosophers, but the issue of sequence versus simultaneity was expressed by numerous artists, poets, novelists and was concretely manifested in some new technology in addition to the wireless — the telephone, the high-speed rotary press, and the cinema." (*The Culture of Time and Space (1880-1918)*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 1983, p. 68.) A la lecture du passage d'"Étalages" commenté plus haut, il est difficile de décider si Mallarmé devrait être rangé du côté de ces philosophes pensant le présent comme une

Ce “présent” fabriqué, multiplié, usé car trop diffusé par la presse –aux dépens du “Présent”, “[c]e vierge, [c]e vivace et [c]e bel aujourd’hui” dont tel sonnet déploie l’allégorie– accompagne et rythme, par ailleurs, en second effet environnemental, tout un monde nouveau, qui est celui de la nouveauté permanente, que les “nouvelles” enregistrent et répandent. Un monde réduit à l’indicialité proliférante des faits, à la fois rétréci par la rapidité croissante de leur propagation et élargi au regard des milieux, plus restreints que lui, où cette propagation aboutit (telle ville ou telle région couvertes par tel journal). L’espace de vie des lecteurs est ainsi cerné de toutes parts et investi, au quotidien, par un espace plus vaste qui en définit la place, simple enclave d’un vague ensemble englobant. Et auquel, comme à leur époque, ils ont à être présents, sauf à tomber hors de ce qui constitue désormais la vraie réalité, celle du “fait”, que Lamartine, dès 1832, semblait déjà accueillir comme telle, avec sa ferveur coutumière, lorsqu’il encourageait le comte de Virieu à la reconnaître et à s’y intégrer:

Tu ne lis pas assez pour un homme de ton temps: il te faudrait comme à moi deux mille correspondants et dix-neuf journaux, c’est l’aliment de la pensée politique, philosophique et littéraire, c’est la *fait*. Plus le séjour où tu vis est étroit d’horizon, plus tu devrais jeter les yeux au dehors. Le mouvement réel et immense des esprits t’échappe, oui, si tu le conçois à ta manière, à ton idée et non selon la réalité. La réalité d’aujourd’hui, c’est la presse; tu en fais comme document trop peu de cas¹.

Avant la presse, puis du temps où la presse était aussi lente que rare, le monde cessait ou perdait sens là où s’arrêtait le champ de l’expérience vécue, qu’il s’agisse du travail ou du repos, des voyages d’affaires ou des voyages d’agrément. Désormais, la lecture des grands journaux alimentés par les dépêches du télégraphe ouvre l’horizon et fait débouler dans le champ d’un imaginaire sous

découpe infime dans la continuité du temps ou du côté des artistes tenants d’une conception simultanéiste. Sans doute se situe-t-il, comme souvent en d’autres cas, entre ces deux représentations, du côté d’un “Présent” non saisissable parce qu’il échappe aux catégories concrètes du temps comme à son institution sociale. Notons cependant que le dispositif bi-paginal et éclaté du *Coup de dés* le mettra d’évidence au nombre des artistes de la simultanéité.

¹ Lettre du 22 avril 1832, dans *Correspondance*, tome III, Paris, Hachette/Furne, Jouvot et Cie, 1932, p. 273.

contrôle, par ondes concentriques à mesure que s'étendent les réseaux d'information des agences et que reculent les limites géographiques du grand reportage, des territoires toujours plus vastes que n'atteignaient pas ou guère les déplacements physiques ni la circulation des messages avant que les "journaux et leur tourbillon", comme dit Mallarmé, ne viennent "y déterminer une force en un sens, quelconque de divers contrariée" ("avec, ajoute-t-il, l'immunité du résultat nul"¹): au-delà du village, du quartier ou de la ville, la région, le pays, les pays voisins, le continent et enfin, au-delà de tout, le tout lui-même: le monde, tel qu'il tombe, jour après jour dans ce que le poète appelle les "déversoirs à portée maintenant"² de la presse quotidienne. L'enjeu du journalisme est sans doute, idéalement, de répercuter tout ce qui se passe, même au plus lointain, aussi vite que possible et en prenant de vitesse l'histoire où s'échappe l'événement. Son rôle social ou idéologique est sans doute, dans l'abstrait, de "déterminer une force en un sens" (c'est-à-dire de forcer le sens à l'univocité, sinon même de forcer, d'assigner tout au sens: rien, au monde, d'insignifiant³) ou, plus concrètement, Mallarmé y insiste ailleurs, de "satisfai[re]" une "multitude (...) par le menu jeu de l'existence, agrandi jusqu'à la politique, tel que journellement le désigne la presse"⁴. Mais son effet tient à l'illusion, qu'il diffuse et qu'il construit par pièces et morceaux dans la mosaïque du journal, d'un univers offert chaque matin, refait à neuf et dans lequel rien, nulle part, ne saurait résister à sa puissance de captation et de publicité (cela, en quelque sorte, que désigne encore l'expression si dense et tant commentée d'"universel *reportage*").

A l'intérieur de ce grand monde offert en réduction aux lecteurs et inséré jour après jour dans leur espace imaginaire, il y a cependant un monde plus local, mais dont l'extension au-delà de ses propres limites, par l'intermédiaire de la presse, apparaît comme une réplique,

¹ "L'action restreinte", p. 369.

² *Ibid.*

³ Rien dès lors, au monde, qui ait ou fasse vraiment sens. Dans "L'Action restreinte" (p. 369), Mallarmé marque en effet une nette séparation entre deux modes d'action intellectuelle (revenant à se donner, en retour, "l'émoi [qu'on en fut] le principe") : d'une part, la "pensée", c'est-à-dire, selon lui, "une volonté, à l'insu, qui dure une vie, jusqu'à l'éclat multiple" (penser, c'est donc faire valoir l'éclatement, la multiplicité contre l'unité postulée par le sens commun); de l'autre, l'adhésion au discours des grands journaux, qui "détermin[e] une force en un sens" et s'offre "l'immunité d'un résultat nul" (penser ou agir aux ordres de la presse, c'est adhérer à l'unité d'un sens vide –vide parce qu'unitaire).

⁴ "Plaisir sacré", p. 389.

à moindre échelle mais constatable dans les faits, de la dynamique présidant à cette offre et à cette insertion. Ce petit monde, c'est la ville, la "Cité" ou, selon Mallarmé revenant au passage sur un motif décidément obsédant, la "capitale, où s'exaspère le présent"¹. Dans ses annonces comme dans ses chroniques, le journal est la vitrine de la ville, vitrine mobile exhibant ses "étalages" aussi bien au regard des citadins, appelés à s'y reconnaître, qu'à celui des provinciaux ou des publics ruraux, incités à s'y identifier. Avec Maurice Crubelier, qui parle sous cet égard d'une "vaste entreprise d'acculturation"², on peut estimer en effet que l'un des impacts culturels les plus puissants de la grande presse aura été, non seulement, de façonner les styles de vie citadine et de les articuler en une sorte de culture à part entière, –comme l'a fait d'emblée *Le Figaro*, par exemple, en "racont[ant] Paris à Paris",– mais d'avoir propagé cette culture (urbaine) au-delà même des limites de son espace spécifique quitte à l'imposer en modèle à l'ensemble de ses lecteurs³. Autrement dit, et en termes mallarméens, le journal transporte partout "le bazar d'illusion des cités"⁴ parce qu'il diffuse jusque dans les provinces les plus reculées ces manières d'être ou de paraître propres à la vie citadine et, en particulier, ces façons de se vêtir et de se tenir que la Mode organise, telle qu'elle se crée sans doute à Paris mais telle surtout qu'elle se parle dans ses colonnes, s'illustre dans ses gravures et se propose, à la page des annonces, dans les achats indispensables pour être, comme on dit, à la page.

Ex-chroniqueur de mode, Mallarmé consacre tout un article –sous un titre teinté d'ironie: "Bucolique"⁵– à cette acculturation urbaine des campagnes par les moyens conjugués de la Mode et des médias qui la répercutent après l'avoir mise en discours et en images. Il y insiste notamment sur l'idée que la "Nature", à l'ère des "voies"

¹ "Bucolique", p. 404.

² M. CRUBELIER, "Les citadins et leur culture", dans *Histoire de la France urbaine* (sous la dir. de G. DUBY), tome IV, Paris, Éd. du Seuil, 1983, p. 460-461.

³ Les moyens de cette entreprise d'acculturation urbaine ont été à la fois, selon lui, la presse parisienne de diffusion nationale, diffusant Paris à travers la nation, et la presse provinciale, s'inspirant de la précédente pour alimenter ses propres colonnes et peut-être pour leur communiquer ce parfum de distinction et de modernité qui ne saurait être que de Paris. M. Crubelier cite, à ce sujet, telle remarque éloquentes et résignée, d'un journaliste provincial : "La province n'a plus d'opinion, elle l'attend par le courrier" ("Les citadins et leur culture", art. cité, p. 460).

⁴ "Arthur Rimbaud", dans "Médaillons et portraits", p. 514.

⁵ In *Euvres complètes*, éd. citée, p. 401-405.

ferroviaires, “des lieues d’asphalte”¹ et tandis que partout “tonne, peu loin, le canon de l’actualité”², est devenue un prolongement de la “Ville”, voire un artifice secrété par l’espace urbain, dont les “longs faubourgs prolongés” débouchent sur un “central rien”, qui est aussi bien la ville pour les campagnards que la campagne pour les citadins³. Que reste-t-il, en effet, de la campagne à présent qu’elle est désertée par les colporteurs avec leurs almanachs saisonniers pour être envahie par la presse annonçant les canons de la saison? Rien, sinon “telle page rurale, accompagnement à l’autre”⁴, la page urbaine, peut-être cette quatrième page qui, dans le journal, répercute par ses réclames publicitaires “le commun des murs”⁵, –ceux du “centre de population, où veille la cité”⁶,– lequel lui-même “réverbère l’écho par des inscriptions (...) proclamant l’annonce d’ustensiles, de vêtements, avec les prix.”⁷ Jeu de métaphores, sans doute, mais puissant et rendant compte, à bien y regarder, puisqu’il sont eux aussi des “métaphores”, de ce que les grands journaux, à circuler dans la totalité de l’espace national, y transportent partout les “inscriptions” de la ville –affiches, étiquettes de prix, réclames, gravures de mode– et, par ces inscriptions, l’écriture même de la “Ville”, tracée sur la “page rurale”, c’est-à-dire, en traduisant à peine, les codes du style urbain tels qu’à travers la presse ils informent jusqu’aux comportements et aux modes d’être au monde des gens de la campagne. Pas d’illustration plus flagrante de cette conscience critique, chez Mallarmé, de ce que la grande presse supprime le lieu vécu ou, plus exactement, l’appartenance locale au profit d’un “site” général, fictif certes, mais à

¹ “Bucolique”, p. 402.

² *Ibid.*, p. 404. A remarquer, l’ambivalence de la formule désignant, en même temps, les canons esthétiques de la Mode et leur bruyante répercussion médiatique.

³ La phrase, nominale et dégagée en paragraphe, est en effet pour le moins ambiguë dans sa syntaxe et réversible dans son sens : “Longs faubourgs prolongés par la monotonie de voies jusqu’au central rien qui soit extraordinaire, divin ou totalement jailli du sol factice en échange des lieues d’asphalte, de nouveau, à piétiner, pour fuir.” (“Bucolique”, p. 402.)

⁴ *Ibidem*

⁵ *Ibid.*, p. 403.

⁶ *Ibid.*, p. 404.

⁷ *Ibid.*, p. 403. Cette page de “Bucolique” semble anticiper la réflexion sur “l’imaginaire de la ville” menée par Michel de Certeau, en particulier lorsque ce dernier observe que “la cité contemporaine devient un labyrinthe d’images [qui] se donne une graphie propre, diurne et nocturne, [combinant] un vocabulaire d’images sur un nouvel espace de l’écriture.” (*La culture au pluriel*, Paris, Éd. du Seuil, coll. Points, 1993, p. 37.)

quoi elle parvient, grâce au fort crédit social dont elle est dotée, à conférer la forme d'une réalité.

On aurait tort de croire que Mallarmé cède aux séductions d'une ironie gratuite lorsqu'il désigne comme un "central rien" le foyer d'où rayonnent les messages de la nouveauté et autour duquel s'organise désormais tout l'espace national, devenu lui-même un "sol factice"¹. Ce qu'il semble vouloir indiquer par là, à grands traits, c'est que la culture urbaine, sinon la "Cité" elle-même, est un artefact journalistique, marchant à l'illusion de ses récepteurs – tout comme le présent perpétuel de l'information et le monde sans bornes du grand reportage. Mais peut-être veut-il, au-delà, laisser entendre dans le tissu de ces figures négatrices que l'action sociale de la grande presse se ramène, au bout du compte, à une sorte d'évidement généralisé, touchant non seulement aux objets ou aux cadres d'expérience qu'elle mobilise (le temps, l'espace, les modes et les modèles culturels) mais encore aux sujets auxquels elle s'adresse, c'est-à-dire l'ensemble de ses lecteurs, à la fois dans leur individualité, qu'elle conforte et cloisonne, et dans la forme de leur être collectif, qu'elle contribue à dissoudre. On l'aura noté au passage: l'inexistence du Présent ou du moins sa dissolution dans le "quotidien néant" de l'actualité est étroitement rapportée, dans "L'action restreinte", à une éclipse de ce que Mallarmé appelle, avec une majuscule répondant à celle du "Présent", la "Foule": "il n'est pas de Présent, non – un présent n'existe pas... Faute que se déclare la Foule, faute – de tout."² Autrement dit, et en prenant cette remarque par son revers, le faux présent de la grande presse marche et recueille les profits de la croyance collective parce qu'il est offert à une communauté elle aussi fictive, ayant perdu ou n'ayant pas encore retrouvé sa propre présence à soi ni sa conscience de former une totalité organique ("faute – de tout"). Autrement dit encore, en suivant cette fois le fil elliptique tendu par Mallarmé, le "Présent" est absent parce que désormais "le peuple manque"³, et cela parce que les liens abstraits de la médiation de masse tendent désormais à défaire les relations interpersonnelles articulant jadis une collectivité de groupes primaires à l'intérieur desquels chacun pouvait, en effet, s'éprouver comme *contemporain*, c'est-à-dire comme appartenant au même temps vécu que l'ensemble proche de

¹ *Ibid.*, p. 402.

² "L'action restreinte", p. 372.

³ La formule est de Paul Klee, réacclimatée par Gilles Deleuze au début de *Critique et Clinique*, Paris, Éd. de Minuit, coll. Paradoxe, 1993, p. 14-15.

ses pareils. A la place du “peuple” est en train de s’installer, à l’heure où Mallarmé s’en inquiète, une foule disloquée et muette, dont l’unité incorporelle va se confondre avec cette grande fiction construite par les journaux: l’Opinion publique, extrapolation d’une multitude d’opinions privées, à laquelle Gabriel Tarde, le premier, fera escorte théorique.

Il est banal aujourd’hui d’observer que la conversion de la presse en moyen de communication de masse a été liée, selon un paradoxe qui n’est qu’apparent et selon une causalité pour le moins réversible, à une individualisation de la lecture opérée d’ailleurs en deux temps: encore rares et coûteux, au début du siècle, les journaux ont d’abord été consommés dans les cabinets de lecture ou dans les cafés qui les proposaient à leurs clients (à ce stade, l’acte de lecture est déjà solitaire mais reste lié à une dimension publique), en attendant que le développement d’une presse à bon marché sollicite l’achat individuel et favorise une lecture privée. Il est un peu moins banal sans doute d’apercevoir, dans une perspective ouverte après d’autres par Elizabeth L. Eisenstein, que la généralisation du régime de l’écrit, dont la grande presse aura constitué le moyen le plus puissant, pourrait avoir contribué, par surcroît, “au relâchement des liens dans les communautés locales”¹, que maintenait fermement, jadis, la diffusion orale des messages d’intérêt public puisqu’elle exigeait le rassemblement physique de leurs destinataires dans des lieux d’écoute collective, places, rues principales (dans le cas des crieurs), églises, tribunaux, parvis divers. A la parole rassembleuse s’est ainsi graduellement substituée la médiation de l’écrit, laquelle a sans doute étendu l’aire de propagation des messages mais tout en sérialisant leur réception (chacun sera cloîtré sinon à domicile, du moins dans cette sorte d’espace privé partout transportable avec soi: l’intériorité silencieuse de la lecture). Lamartine avait, là encore, bien pressenti cette évolution lorsqu’il désapprouvait le souci de son ami Edmond de Cazalès de décrocher une chaire à l’Université de Louvain: “N’oubliez pas, lui opposait-il, qu’il y a un professorat plus sonore et plus large que celui qui s’exerce dans les murs d’un gymnase catholique, c’est celui qui se fait par la presse et s’adresse à tout l’univers. Le temps des profes-

¹ E. L. EISENSTEIN, *La révolution de l’imprimé dans l’Europe des premiers Temps modernes*, Paris, La Découverte, coll. Textes à l’appui, 1991, p. 120.

rats spéciaux et des vérités restreintes à un cercle plus ou moins étroit est passé. La voix de tous est entendue de tous et va à tous”¹.

Ce que Lamartine, en 1834 pas plus qu’en 1864, n’apercevait guère, tout à son extase prophétique, et dont Mallarmé enregistrera les effets dans le dernier quart du siècle, c’est que cette universalité sera non seulement factice et fabriquée (pur artefact journalistique elle aussi) mais constituera une sorte de substitut offert quotidiennement à un public dont l’expérience du collectif et de sa place dans la société tendra à devenir de plus en plus impersonnelle. Les forces de dislocation exercées par la grande presse auront sans doute moins atteint directement les “communautés locales” en tant que telles –surtout affectées par le développement des voies de communication et, par là, des interférences entre espaces naguère séparés dans leur distance réciproque– que, plus largement et plus indirectement, ce qu’on pourrait appeler, avec Elizabeth L. Eisenstein, la “solidarité communautaire”² ou mieux encore la *conscience* communautaire. Lorsque la vie (publique) s’exprimait sur la place publique, en présence de ceux qu’elle concernait et avec la possibilité pour eux de réagir aux discours qui leur étaient adressés, cette conscience était forte et déterminait un poids effectif de réalité. L’audition (collective) de messages d’intérêt collectif et la possibilité d’y répondre étaient de nature à stimuler, chez chacun, aussi bien la sensation d’une communauté des intérêts que l’intérêt à l’égard de son propre groupe social, physiquement présent. A l’heure de la grande presse, le discours sur la vie de la cité ou de la société devient abstrait: confié à la parole sans voix des journaux, adressé à chaque lecteur, il exclut toute possibilité de réponse ou de réaction directe –la “Foule” ne pourra plus en effet, comme dit Mallarmé, “se déclare[r]”– et toute prise de conscience directe d’une collectivité des réactions³. Ce que le discours gagne en fait de pouvoir de diffusion, à la fois dans l’espace et par le nombre de

¹ Lettre du 20 septembre 1834, dans *Correspondance générale*, tome 2, éd. citée, p. 62-63. Lui-même prêchera d’exemple en publiant en feuilletton son *Cours de littérature populaire*.

² *Op. cit.*, p. 121.

³ Roland Barthes soulignait que l’écriture (littéraire) est une “parole pour autrui” mais “sans l’autre” (“Tables rondes”, dans *Magazine littéraire*, 314, octobre 1993, [p. 47-48], p. 47). Mais ce qui, en tel cas, produit la solitude de l’écrivain produit plutôt, dans celui de l’écriture journalistique, la solitude du lecteur. La parole de la presse (et des médias en général) marquera d’autant plus, sous ce rapport, la perte de l’autre et aura des effets d’autant plus désagrégateurs sur la conscience de l’altérité qu’elle est justement censée dire ce qui concerne ou est censé concerner la communauté même dont elle coupe les liens sensibles.

récepteurs qu'il atteint, il le perd donc en intensité; et avec cette intensité s'évapore la sensation aiguë du collectif, à laquelle se substitueront une simple "sensation de l'actualité" (selon l'expression de Tarde) et la fabrication permanente, dans les colonnes des journaux, d'une communauté fictive, soumise à la temporalité sans substance de l'information comme au monde illimité arpenté par "l'universel *reportage*". Foule solitaire et muette, car incapable de répondre aux messages qu'on lui adresse, le public de la grande presse sera fait d'une multitude toujours plus nombreuse d'individus isolés, sans communication avec l'ensemble de leurs pareils et coupés de ce vrai "Présent" que rythmaient auparavant les grands moments pathétiques ou festifs, vécus intensément dans la proximité des corps et dans la co-présence réelle des énergies rassemblées. Fêtes, cérémonies, offices ou drames collectifs seront remplacés par un flux permanent d'anecdotes sans grandeur ou d'événements-monstres, alimenté par des "*reporters* (...)" dressés à assigner à chaque chose son caractère commun"¹ et canalisé, ironise Mallarmé, par les "fils" d'un "réseau des communications [véhiculant] quelques renseignements les mêmes journaliers"². Tribune de papier ou machine à faits divers, le journal brassera tour à tour le faux grandiose et le vrai quelconque, le tout "agrandi [parfois] jusqu'à la politique" –pour la satisfaction d'une "multitude" ignoreuse de sa propre grandeur.

«La sensation de l'actualité»

Lamartine prophétise, et cède aux enchantements de la modernité médiatique. Mallarmé déchanté, et conçoit par réaction l'utopie d'une société retrempée au mythe d'une organicité originaire. Non sans prendre acte, plus lucide en cela que son prédécesseur, de ce que la grande presse ou les médias en général ne forment pas seulement, du fait de leur expansion considérable et dans une période d'innovation technologique proliférante³, l'aspect le plus marquant de

¹ St. MALLARMÉ, "Un spectacle interrompu", p. 276 [Mallarmé souligne, et joue d'évidence sur le double sens du mot "commun", comme pour souligner que l'exigence de la banalité efface désormais la vraie conscience communautaire].

² "Étalages", *Œuvres complètes*, éd. citée, p. 377.

³ Faut-il rappeler ici que le dernier quart du XIX^e siècle, qui voit l'apogée de la grande presse, met aussi en place, à des degrés divers de réalisation matérielle, presque tout l'équipement techno-médiatique du siècle suivant?

l'environnement contemporain, mais qu'ils sont en train de devenir, d'une certaine manière, l'habitat même de l'homme moderne, en informant à la fois sa culture et ses structures mentales, au premier chef celles qui organisent son rapport au temps et à l'espace. A la fin du siècle, Gabriel Tarde va plus loin encore dans le même sens, offrant à la fois la première tentative d'élaboration sociologique de l'action exercée par la grande presse et le signe, au travers de cette élaboration même et de la charge célébrative dont celle-ci se voit lestée, que son action est désormais reconnue comme relevant d'une fonction sociale spécifique et socialement bénéfique.

La thèse tardienne est connue. Contre Gustave Le Bon, n'apercevant qu'âge inquiétant des foules là où lui voit s'ouvrir l'ère pacifiée du public (et de l'opinion publique), Tarde fait valoir dans l'actualité telle qu'elle est construite et diffusée par la grande presse non tant un bien économique-symbolique (soumis à concurrence à l'intérieur du champ journalistique) qu'un lien symbolique, reliant à l'intérieur d'un champ social parcellisé l'ensemble de ses récepteurs, "collectivité purement spirituelle, (...) dissémination d'individus physiquement séparés et dont la cohésion est toute mentale"¹. Ce lien, poursuit-il, provient "de la conscience possédée par chacun d'eux" –et déposée en eux par la lecture rituelle des grands journaux, sinon même, ajouterai-je, en dehors de tout acte effectif de lecture, par l'existence même, connue de chacun, d'un espace journalistique au sein duquel, jour après jour, se monnaient *grosso modo* les mêmes informations– "que [telle] idée ou [telle] volonté est partagée au même moment par un grand nombre d'autres hommes"². Qu'est-ce donc en effet que l'actualité? Non ce qui vient d'avoir lieu ni ce qui a lieu en ce moment (pour autant que sa captation puisse être immédiate), mais plutôt, remarque Tarde, ce qui en ce moment capte par canalisation médiatique l'attention générale:

Quand nous subissons à notre insu cette invisible contagion du public dont nous faisons partie, nous sommes portés à l'expliquer par le simple prestige de l'actualité. Si le journal du jour nous intéresse à ce point, c'est qu'il ne nous raconte que des faits actuels, et ce serait la proximité de ces faits, nullement la simultanéité de leur connaissance par nous et par autrui qui nous passionnerait à leur récit. Mais analysons bien cette

¹ G. TARDE, "Le public et la foule" (1898), dans *L'opinion et la foule*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. Recherches politiques, 1989, p. 31.

² *Ibid.*, p. 32.

sensation de l'actualité qui est si étrange et dont la passion croissante est une des caractéristiques les plus nettes de la vie civilisée. Ce qui est réputé "d'actualité", est-ce seulement ce qui vient d'avoir lieu ? Non, c'est tout ce qui inspire actuellement un intérêt général, alors même que ce serait un fait ancien. A été "d'actualité", dans ces dernières années, tout ce qui concerne Napoléon; est d'actualité tout ce qui est à la mode. Et n'est pas "d'actualité" ce qui est récent, mais négligé actuellement par l'opinion publique détournée ailleurs. Pendant toute l'affaire Dreyfus, il se passait en Afrique ou en Asie des faits bien propres à nous intéresser, mais on eût dit qu'ils n'avaient rien d'actuel. — En somme, la passion pour l'actualité progresse avec la sociabilité dont elle n'est qu'une des manifestations les plus frappantes; et comme le propre de la presse périodique, de la presse quotidienne surtout, est de ne traiter que des sujets d'actualité, on ne doit pas être surpris de voir se nouer et se resserrer entre les lecteurs habituels d'un même journal une espèce d'association trop peu remarquée et des plus importantes¹.

Tarde a beau tenter ensuite, d'un point de vue plus psychologique que sociologique, d'expliquer cette "sensation de l'actualité" et cette "invisible contagion du public" par une "pensée du regard d'autrui"² qui résulterait d'une incorporation durable de l'expérience quotidienne faite, dans l'enfance, de "l'action du regard d'autrui"³ sur nos conduites; le plus essentiel de son observation réside dans le fait que le journal, sorte de forum virtuel, autorise selon lui chacun de ses lecteurs à entrer en communion avec l'ensemble abstrait de ses contemporains. Par là même, le journal (ou, pour mieux dire, le système médiatique général) est l'opérateur de ce qu'on pourrait appeler sans anachronisme une télé-sociabilité ou une télé-présence, non seulement pour cette raison qu'il relie à distance ses lecteurs, en les rendant présents les uns aux autres en pensée, mais surtout parce qu'il définit, canalise et synchronise leurs émotions et leurs intérêts en mettant à l'ordre du jour tels événements ou telles préoccupations. Aux yeux de Tarde, pour l'exprimer autrement et dans la ligne tracée à partir de Lamartine et de Mallarmé, la presse n'offre pas tant l'actualité comme denrée quotidienne que la quotidienneté elle-même —et la co-présence du public à cette

¹ *Ibid.*, p. 33-34.

² *Ibid.*, p. 34.

³ *Loc. cit.*

quotidienneté— à travers les faits d’actualité qu’elle rapporte ou des sujets divers qu’elle oblitère à la date du jour. Et ne satisfait pas tant un pur besoin d’informations qu’un besoin, propre à une société où se disloquent les structures communautaires, d’appartenir au moins au grand corps incorporel et incorporé mentalement de ceux qui se tiennent informés.

Sous le double signe du “public” et de “la sensation de l’actualité” qui le constitue, et sous l’espèce d’un remède à la distension des liens interpersonnels qui caractériserait la société moderne, Tarde accueille ainsi ce que Mallarmé, presque au même moment, redoute de son côté par nostalgie d’une “Foule” et d’un “Présent” déchus, parce qu’engloutis dans les tourbillons de la médiation mass-médiatique. Faut-il pour autant renvoyer le poète à l’illusion perdue qu’il caresse et n’adhérer qu’aux positions du sociologue en prise directe sur la réalité du monde? Plus exactement, et en dépit des moyens, des points de vue et des langages pour le moins divergents qu’ils adoptent, l’un et l’autre —l’un avec l’autre— rendent compte de la logique d’implication réciproque et contradictoire régissant dans son ensemble la relation entretenue par l’économie de la médiati(sati)on et l’économie de l’espace social moderne. Tout semble en effet se passer comme si (point de vue Tarde) le développement des médias prenait le relais des solidarités communautaires en voie de dissolution, au point d’instaurer une socialité substitutive spécifique à la société contemporaine, et à la fois comme si ce développement lui-même (point de vue Mallarmé) accélérerait cette dissolution anémique et, partant, l’éclatement social. On pourrait d’ailleurs faire l’hypothèse que l’émergence, elle aussi contradictoire, à la fin du siècle et au début du siècle suivant, en France comme en Allemagne, d’une sociologie tournée vers l’analyse des grandes formes institutionnelles (e.g. Durkheim) et d’une sociologie attachée soit aux phénomènes micro-sociaux (relations interpersonnelles notamment, e.g. Simmel), soit à la définition “formale” de structures sociales profondes (e.g. l’opposition communauté/société chez Toennies), a pu émaner d’un contexte de réflexion aux prises avec une telle logique. Et peut-être est-ce aussi bien dans le prolongement de cette logique faite contexte intellectuel qu’il conviendrait d’inscrire en partie, s’agissant notamment du temps reformulé en durée sensible, la formation du projet bergsonien.

De telles perspectives excèdent, on s’en doute, les limites du présent article. Reste plutôt à insister, au moment de boucler celui-ci en fin ouverte, sur la valeur de symptôme des intuitions tardiennes,

qui rappellent d'ailleurs par certains traits, le lyrisme en moins, quelques motifs relevés chez Lamartine. Symptôme de ce que ces intuitions, pour novatrices qu'elles aient été et pertinentes qu'elles restent à plus d'un titre, ont été portées à créditer la grande presse à son apogée d'un pouvoir relevant précisément de la croyance que celle-ci avait eu à construire au cours de son émergence (celle d'un pur "présent", dont elle serait la messagère). Sans s'en aviser, et non moins que Lamartine ou Mallarmé, Tarde appréhende autrement dit l'action de la presse à partir des catégories d'entendement façonnées et installées par cette action même. De là que l'imposition journalistique du "quotidien", et de l'actualité comme capital social et réserve de sociabilité, se trouve indexée par lui dans une sorte de seconde nature collective, fabriquée certes, mais continue, homogène, là où il eût été plus juste –et plus éclairant quant au pouvoir d'emprise du champ journalistique– d'apercevoir et de faire valoir, sous la continuité installée, la maintenance de rythmes micro-sociaux divers. "La vie sociale, relèvera à juste titre Gurvitch, s'écoule dans des temps multiples, toujours divergents, souvent contradictoires, et dont l'unification relative, liée à une hiérarchisation souvent précaire, représente un problème pour toute société (...) [qui] ne peut vivre sans essayer d'unifier la pluralité de ses temps sociaux"¹. Tout porte à penser, sur cette voie, que l'efficace primordiale du "présent" médiatique, passant par la construction et la diffusion des mêmes faits d'actualité à la même date, est de contribuer à une telle unification tout en la dotant d'un fort indice de crédibilité. Entretenu chaque matin, à l'heure de la "prière laïque". Ou heure par heure –sur *France-Info* dont l'un des slogans, parmi les plus éloquents, appelle d'ailleurs à "gagner son temps"...

¹ G. GURVITCH, *La vocation actuelle de la sociologie*, tome second, Paris, Presses Universitaires de France, 1963, p. 324.